

Juliette chérie,

Je n'avais pas encore vingt ans en 1968.

Le joli mois de mai avait ouvert à une jeunesse en folie les portes d'un monde nouveau et toi, en ce dimanche d'octobre, tu as reconnu, en la très jeune fille que j'étais, celle qui t'avait écrit à Bobino quelques jours auparavant. Tu m'as dit simplement: « Bonjour, j'ai reçu votre lettre. » Des années plus tard, tu en souriais encore: « Tu ressemblais à ta lettre. » À l'ombre du rideau rouge, tu as déchiré dans un pan de ciel étoilé les souffrances adolescentes, m'offrant, à ton cœur défendant, les bribes d'un possible bonheur de vivre. Une rose s'est ouverte. La beauté à fleur de cœur.

Je t'ai retrouvée au fil des années, hivers de neige au coin d'un feu frileux, printemps de source claire, étés de rire et de soleil, automnes roux quand les feuilles craquaient sous nos pas, saison pour toujours doux reflet de nos premiers mots échangés. Je n'ai rien oublié de nos rendez-vous à Verderonne, rien oublié des soirs de Ramatuelle, à l'heure où la mer et le ciel se rejoignent à l'horizon ensanglanté.

Tu auras, jusqu'au dernier balbutiement, tenu les promesses du premier instant. Enfant, tu avais la fragilité d'un cristal de Bohême, tu te réfugiais dans le silence bleu des chapelles. Cierges, encens, archanges et roses blanches. Tu avais épousé le silence. Les choses n'ont pas vraiment changé. Dans leurs flacons de cristal, les bougies diffusent une lumière dorée. Les fleurs immaculées s'offrent de temps à autre de jolies teintes pastel, une parure d'un doux rose poudré. Le temps passe et les dates s'évaporent en un joyeux désordre. Mais celles et ceux que tu as aimés dorment sous tes paupières. Un jour, ils ne sont plus là. Tu le comprends quand tu ne peux plus leur téléphoner. Tu as le cœur qui saigne, mais tu sais taire tes plus noirs chagrins.

La vraie vie se love en toi quand tu entres dans la lumière. Des enfants te découvrent, certains parfois t'écoutaient déjà dans le ventre de leur mère, d'autres fredonnent « Jolie mère » sous les arbres du printemps. Certains soirs, dans des loges de fortune, des inconnus pleurent sur ton épaule, tu passes ta main dans leurs cheveux, ils effleurent à peine la soie de ta robe noire.

Pour les faire sourire, tu leur dis que tu ressembles à une serpillière qui a essuyé l'aéroport, toujours ton sens de la formule ! Tu mets du temps à revenir, tu es ailleurs, heureuse, chavirée, ravagée, bouleversée, bouleversante. Il t'arrive d'avoir dans la gorge plus de larmes que de musique et, quand les gens se lèvent, tu entres dans la mer...

La farandole n'en finit pas, des visages déferlent dans les plis des rideaux rouges de tous les théâtres du monde.

Ce qu'il y a dans ces pages du livre de ta vie ? Il y a tes amis et tes chansons, ta légendaire robe noire, ton rire d'enfant, tes larmes secrètes, tes jours de soleil, tes bains

de lune, tes amours fragiles, amours enfuies, amours de papier, amours de fumée, amours que le temps a emportées, François, Boris, Françoise, Gérard, Laurence et tous les autres. Il y a celles et ceux qui te protègent au fil des jours et veillent sur toi, en filigrane il y a Julie-Amour, ta petite-fille tant aimée, à laquelle je dédie ces pages, et tous ceux dont la vie est devenue plus belle, simplement parce que, un jour, ils ont eu la chance de t'avoir rencontrée.

La Saisonneraie, 30 septembre 2019.

LA VIE CHAGRIN

1927. *Heurtebise*, le bateau de Jean Cocteau, ne quitte presque plus la rade de Villefranche-sur-Mer: le poète pleure Raymond Radiguet, fusillé par les soldats de Dieu le 12 décembre 1923. Au balcon de sa chambre de l'hôtel Welcome, il ne quitte pas des yeux la Méditerranée, «son cobalt, ses saphirs, ses turquoises». À Paris, les Pitoëff jouent *Orphée*, et tentent en vain de rallumer au fond de ses yeux le soleil qui chavire. La Ville lumière s'enfièvre chaque soir pour une très jeune danseuse venue tout droit du Missouri et que l'on surnomme déjà «la Vénus d'ébène»: Joséphine Baker. Sous le ciel des États-Unis, une toute jeune femme native du Kansas est devenue la *jazz baby* des années folles: Louise Brooks. Symbole de paix et de fraternité, un oiseau géant abolit l'océan. Quand ses ailes se déploient, elles relient la France à l'Amérique, et quand le *Spirit of St. Louis* s'immobilise au bout de la piste, dans un nuage de poussière, le jeune Charles Lindbergh en descend, tout auréolé du prestige des jeunes dieux du ciel.

Le 6 février, salle Gaveau, un petit virtuose de dix ans prend son envol sur le violon des sortilèges. Quand

le rideau tombe, il revient au bord des étangs de Ville-d'Avray, il y retrouve un jeune prince de sept ans, très beau, très doué lui aussi, auquel il dit l'ivresse des rappels et des bravos. L'enfant l'écoute, attentif, émerveillé. Lui aussi inscrira son nom en lettres d'or au fronton de ce siècle. L'enfant prodige, c'est Yehudi Menuhin. Dans quelques mois, le 25 novembre, il jouera le triple concerto de Beethoven à Carnegie Hall, avec le New York Symphony Orchestra. Son jeune ami, dont la mère, musicienne, joue Erik Satie, Claude Debussy ou Maurice Ravel à la harpe et au piano, se prénomme Boris, en hommage à *Boris Godounov*, de Moussorgski, et son père est Paul Vian, que la crise de 1929 privera d'une grande partie de sa fortune. Le petit garçon choisira bientôt, comme petite sœur pour la vie, l'enfant qui voit le jour au 2 de la rue Doria, dans le quartier des Arceaux, à Montpellier, petite flamme qui s'allume, fragile déjà, en ce 7 février : Juliette Gréco, seconde fille de Juliette Lafeychine et Gérard Gréco, après Charlotte, née en 1924. Malvenue, dira-t-elle, pour n'être pas un garçon. « On m'a retournée. Ce n'était que moi. »

Dans certaines chansons de Jacques Brel, les enfants rient à n'en savoir que faire, les enfants s'endorment de l'or sous les paupières... Juliette ne leur ressemble pas. Des trois premières années passées dans sa ville natale, elle se souvient seulement du marchand de glaces des jardins du Peyrou, et des arbres centenaires qui se déployaient autour d'elle, esquissant un décor de conte de fées. L'amour n'est pas au rendez-vous. La tendresse non plus. « Tu es l'enfant d'un viol. Tu es une enfant trouvée, lui répète sa mère. Je t'ai achetée

à des romanichels.» «Je l'aimais. Elle aimait les roses. Comme je vous ai attendue, ma mère! C'est le temps, l'espace d'un cri, d'un hurlement muet. Brisé¹.» Seule source de réconfort: sa sœur Charlotte, son aînée de trois ans. Leur père, Louis Gérard Gréco, policier corse qu'elle décrit comme «un très bel homme aux yeux d'or», a la haute main sur la police des jeux de la ville, en cette fin des années 1920, et c'est ainsi que Juliette a vu le jour en ce lieu qui ne sera qu'une halte vite oubliée. Un jour, par hasard, j'ai trouvé deux photos de ce père absent: «Je n'en veux pas. Trop de chagrin. Trop de douleur.» Et voilà que Juliette me raconte cet après-midi sur la plage, où elle est entrée dans l'eau sans savoir nager. Elle a quatre ans, cinq peut-être, elle ne sait plus. Le commissaire de police ne veut pas risquer d'abîmer ses superbes chaussures toutes neuves. Un estivant se chargera bien de secourir l'enfant. «J'en ai gardé très longtemps une peur terrible de l'eau.» Un autre jour, la portière arrière de la voiture qu'il conduit s'ouvre inopinément et sa fille glisse sur le sol. Il met un certain temps avant de s'apercevoir qu'elle n'est plus là.

Juliette ne verra qu'une quinzaine de fois Gérard Gréco, qui a trente ans de plus que sa femme. Mariés en 1922, son père et sa mère divorceront dix ans plus tard. Elle évoquera très rarement son souvenir: «Les rares fois où je l'ai vu, il me regardait fixement et il disait: "Tu ressembles à ma mère, tu es une vraie femme corse!" Il était très beau, il avait des yeux jaunes de tigre, superbes, dont a hérité ma sœur. Il était probablement très intéressant, mais il ne m'a pas laissé le loisir de le savoir.»

1. Juliette Gréco, *Jujube*, Stock, 1982.

Elle dit aussi de lui qu'« il a des habitudes de berger corse, sale et fume son jambon, boit le vin de sa vigne et a, suspendu dans sa cuisine, toujours chargé, le fusil de son grand-père. C'est le portrait que brosse de son père – retiré à Grasse – une chanteuse déjà célèbre, Juliette Gréco, venue prendre des vacances dans la région. Elle est descendue aux “Sablettes”, à Miomo. En prenant tranquillement un verre place Saint-Nicolas, elle explique ses origines corses: “Mon père est de Belgodère, ma grand-mère d'Oletta.” Elle accepte de devenir membre bienfaiteur de la Roue d'or bastiaise, un club cycliste dont Gino Zei et Neri illustrent les couleurs. Puis elle regagne Paris, détendue et heureuse. Est-elle jamais revenue, depuis 1962, dans ce pays qui est aussi le sien¹ ? »

Quand leurs parents se séparent, les deux fillettes vont vivre chez leurs grands-parents à Talence, banlieue chic de Bordeaux, dans une maison immense et sombre. « Notre mère nous a posées là, comme des oiseaux, et elle est partie. » Des images lui reviennent certains soirs, l'abricotier du jardin, la grande armoire ancienne avec ses cent paires de draps brodés, les violettes de Parme de sa grand-mère, la cuisine, domaine interdit, réservé aux domestiques: on ne parle pas à ces gens-là!

Je verrai toujours Juliette aux fourneaux, cuisinant gaiement pour des amis de passage, rieuse toujours, devisant avec sa gouvernante, Julia, lui parlant comme à une sœur. Elle l'évoque ainsi dans *Jujube*: « Par la porte d'entrée, est venue un jour se présenter une femme. Depuis, elle remplit la maison de rires et de chansons. Elle voit la poésie de chaque instant à l'aide de ses yeux retroussés

1. Paul Silvani, *L'Île d'à côté*, Éditions Autres Temps, 1998.

vers le haut de ses tempes et ne rate jamais l'aspect comique d'une situation. Ses malheurs restent secrets. Jamais elle n'explique pourquoi la flamme de ses yeux noirs s'éteint. Elle a l'amour de l'autre et le prouve. Elle voit l'invisible et lui sourit, debout, face à une vie qui à tout autre pourrait sembler insupportable. Elle travaille avec et pour Jujube, émaillant ses activités diverses de discours tenus aux oiseaux, chats et chiens, qui ont l'air de comprendre parfaitement la langue espagnole. Droite et fière, Julia se consume pour le plus grand profit de son prochain. Et pour certains, leur plus grand bonheur¹. »

Julia, que j'adorais, m'a raconté un peu de son parcours, remontant dans un éclat de rire les années enfuies : « Dans une autre vie, je travaillais dans une usine. Je fabriquais des imperméables pour les soldats. C'était il y a... longtemps! Et puis un jour, en 1967, l'usine a fermé. Je connaissais une jeune femme qui travaillait chez Charlotte Aillaud, la sœur de Juliette Gréco, et j'ai su qu'elle cherchait quelqu'un pour s'occuper de la maison, rue de Verneuil. J'y suis allée et je ne suis jamais repartie. Le premier jour, il faut te dire que je traînais un peu les pieds : cette femme aux longs cheveux, toute vêtue de noir, me faisait un peu peur et je me disais que je serais aussi bien dans mon lit, mais bon, il faut bien travailler! Et j'ai tout de suite compris que cette femme était un amour. Ma Juliette à moi est rieuse, elle est drôle! La femme célèbre qu'elle était, je n'y pensais pas. Elle travaillait ailleurs, je travaillais pour elle. Quand elle était là, c'était encore mieux, elle me faisait

1. Juliette Gréco, *Jujube*, *op. cit.*

tellement rire! À table, je ne sais pas pourquoi, j'oubliais toujours de mettre sa serviette, celle des autres, non, mais j'oubliais toujours la sienne. Elle me disait: "Julia, vous voulez me punir?" Elle a été très patiente avec moi, je n'avais jamais travaillé pour personne, je ne savais rien faire! Quand j'allais la voir au théâtre, je bombais le torse, j'avais tout d'un coup deux centimètres de plus! J'étais très fière d'elle et je disais à l'inconnu assis à côté de moi: "C'est ma patronne!" Je ne sais pas si j'aurais aimé toutes ses chansons chantées par une autre, mais je les aimais parce que c'était elle! Quand je m'occupais de la maison, je chantonnais tout le temps, juste un air, un refrain. Quand je rentrais chez moi, je chantais toujours "Un petit poisson, un petit oiseau s'aimaient d'amour tendre..." Emilio soupirait: "Oh là là! Elle n'a pas d'autres chansons?" Juliette m'a donné le goût des jolies choses. Elle m'a offert un imperméable, des capes, des chapeaux signés Dior, Sonia Rykiel ou Yves Saint Laurent. Je n'en revenais pas! J'ai tout gardé dans mon armoire. Comme je suis un peu plus ronde, je ne peux plus mettre les vêtements, mais comme mon cerveau commence à se ratatiner, je peux toujours mettre les chapeaux¹!»

À Talence, au temps de son enfance, Juliette, rebelle, se faufile dans la cuisine et brave toutes les interdictions. Le jour de sa communion solennelle, elle perd son aumônière, son chapelet et sa montre. Elle s'en fout. Juste avant la cérémonie, simplement parce que ça l'amuse et que ça risque de faire scandale, elle chipe

1. Propos recueillis par l'auteur, 12 décembre 2008.

un peu de la traditionnelle pièce montée que l'on doit partager à l'issue de la cérémonie. Et je me demande à présent si c'est de ce jour-là qu'elle tient son goût immodéré des choux à la crème, elle qui mange si peu et n'a jamais faim!

L'enfant mutique a une héroïne: la Britannique Florence Nightingale, issue de la haute société qui, en 1853, à trente-quatre ans, renonce à son poste d'infirmière chef à l'hôpital de King's College, à Londres, pour partir en mission humanitaire durant la sanglante guerre de Crimée. Soigner les autres, tenter de les guérir, devenir médecin... Juliette se réfugie sur les genoux de son grand-père, le seul à respecter ses silences, et reste des heures dans son bureau, où l'odeur de cuir des livres anciens l'ensorcelle. Ce grand-père, Compagnon du tour de France, est architecte. Bénévolement, il dispense des cours pour montrer aux autres comment on traite la pierre, comment on choisit les matériaux. Il allume une chandelle: quand elle s'éteint, c'est le signe que le cours est fini. C'est un être poétique, rassurant, tendre, positif et généreux. Au près de lui, la petite fille se sent protégée, à l'abri de tout.

« Et votre grand-mère? » lui demanda un jour Catherine Ceylac. « C'était une peste. Elle était ravissante, elle était une vraie femme, dorlotée, chouchoutée, couverte d'amour par mon grand-père. J'étais peut-être jalouse... J'aimais mon grand-père d'une manière absolue¹. » À propos de cette aïeule, Juliette confie à Sophie Agacinski et Michael Delmar: « Le premier mari de ma grand-mère s'appelait Guillaume Gaurbrie. C'était un révolutionnaire chic, très aventureux

1. *Thé ou Café*, France 2, 8 février 2004.

et assez fortuné. Il a rapporté des îles des oiseaux bariolés, dont il a fait une volière où ma grand-mère pouvait marcher. Elle chaussait du 34-35, les boucles de ses chaussures étaient presque aussi grandes que ses pieds! Après son mariage, ils sont allés en voyage de noces à Paris et ont dîné chez Marguery. Là, il a consommé des moules infectées et il est mort empoisonné. Ensuite est arrivé mon grand-père, l'architecte aux grands pieds¹. »

Le seul à comprendre à demi-mot l'enfant silencieuse et sauvage, hormis cet aïeul aimé d'une manière exclusive, totale, absolue, c'est son ours en peluche. Tout blanc. Tout doux. Dépositaire de ses secrets d'enfant. Oursine mille fois recousu et lové contre son cœur quand, punie, l'enfant était reléguée dans l'escalier de la cave. Oursine que sa mère jeta un jour, parce qu'il était vieux et usé. « J'ai beaucoup pleuré, elle n'a rien compris à mon chagrin... »

Oursine s'est multiplié à l'infini depuis qu'un soir, dans les pays de l'Est où elle donnait son tour de chant, Juliette reçut d'une adolescente de seize ans, très jolie, très pure, le plus beau des cadeaux : « Voilà. C'est mon ours. Je vous le donne parce que c'est la chose à laquelle je tiens le plus. » « Je l'ai appelé l'Ambassadeur. » Des ours en peluche par dizaines ont alors essaimé dans la jolie maison de Verderonne, ils veillent sur elle. Il y a même un ours divin qui chante, le croirez-vous? la victoire d'Obama. Une petite ourse est venue du Missouri. Elle s'appelle Billie Holiday et a fait la route jusqu'à

1. Juliette Gréco, *Saint-Germain-des-Prés*. Avec la collaboration de Sophie Agacinski et Michael Delmar, Éditions Michel Lafon, 2006.

elle, un ruban de soie rouge accroché à son oreille. Certains habitent à plusieurs dans un carton à chapeaux, un autre, posé sur le canapé de Juliette, veille sur elle – ce n'est pas toujours le même! D'autres encore ont préféré le soleil de Ramatuelle, ou plutôt la pénombre de sa chambre immaculée. Certains soirs, par deux, par trois, par dix, il en est qui rejoignent sa loge d'artiste, sagement assis devant le miroir où, patiemment, elle se dessine un autre visage. L'ours cadeau de la jeune fille de seize ans ne l'a jamais quittée: il a plusieurs fois fait le tour du monde.

À France Roche, qui lui demanda un jour si elle avait réalisé ses rêves d'enfant, confiés à Oursine et d'autant plus tangibles qu'ils avaient été murmurés dans le noir, Juliette répondit: «Ce que la vie m'a donné est au-delà de ces espérances. La vie m'a donné des bonheurs fous, des amours, des amitiés peut-être plus fortes encore et que j'appelle mes amours debout, tout ce qui rend la vie plus douce. Je n'ai jamais réussi rien d'autre que ce cercle d'amour. Je m'en vais dans le monde entier et il y a des gens qui ont l'air de m'aimer.»

Juliette a huit ans quand sa vie vole en éclats avec la mort brutale de son grand-père. Elle ne reverra plus celui qui, patiemment, l'avait préparée à son absence, effleurant les traces brunes qui couvrent ses mains, et que l'on appelle des «fleurs de cimetière»: «Tu vois, quand ces taches se seront rejointes, je retournerai à la terre dont je suis sorti.» On l'oblige à embrasser cet homme tant aimé que la vie a déjà déserté. Comment peut-on faire une chose pareille à un enfant? ne cessera-t-elle plus de s'interroger.

Elle se réfugie dans les chapelles, les églises, effluves d'encens et roses blanches. Pour toujours traumatisée. Sa grand-mère aimait son mari à la folie. Quand il est mort, son esprit est parti avec lui, elle a sombré dans la déraison. Elle ne peut plus rester seule. Les domestiques font leurs valises. La maison de Talence est vendue.

C'est l'arrivée à Paris par le train de nuit, l'installation dans un appartement au 95 rue de Seine, pour la mère une liaison avec l'historien d'art Élie Faure et, pour les enfants, un bref passage dans un pensionnat religieux des beaux quartiers, uniforme et béret. Nouveau refuge pour Juliette: la danse classique avec la classe de Léo Statz, les cours particuliers de danse acrobatique, le concours d'entrée à l'Opéra de Paris, Juliette petit rat, dans la classe rose de Mlle Cesbron, à l'automne 1938. Et, l'été suivant dans le Périgord, la liberté à bicyclette sur les chemins de campagne, l'éphémère rencontre d'un vannier gitan. Il est sourd et muet, il vit dans une roulotte, elle le regarde tresser des paniers d'osier, ils se parlent avec les yeux et un trouble lui vient, qui pourrait bien ressembler à un sentiment amoureux.

Ménilot – c'est le surnom de la mère des petites filles – partage désormais la vie d'Antoinette Soulas. Elles achètent ensemble La Marcaudie, une maison sise à Monsac, entre Lalinde et Bergerac. Ce sera «la maison des mères». On éloigne Juliette. Dans le pensionnat où elle se retrouve prisonnière, elle passe son temps à la chapelle, rêve d'être l'épouse chaste d'un Christ qui la fascine, découvre malgré elle le trouble avec les caresses interdites d'une religieuse, claque la porte quand on l'accuse injustement d'un vol et entre bientôt en sixième au collège de Bergerac.

Sa rencontre avec Hélène Duc va bouleverser sa vie.

HÉLÈNE OU LES LENDEMAINS QUI CHANTENT

Juliette enfant, je l'aurais adorée, comme j'ai aimé à perdre la raison, lorsque j'avais vingt ans, une Juliette de vingt-deux ans mon aînée, et qui a fait de moi celle que je suis devenue. Elle a été pour moi la ligne de partage des eaux, une rencontre miraculeuse devenue une amitié sans faille au long des décennies qui suivirent. Au fil de nos conversations, dans sa thébaïde de la rue Bonaparte, fenêtres ouvertes sur la place Saint-Sulpice, mon amie Hélène Duc, que j'aimais tendrement, a bien voulu pour moi remonter le temps et me raconter Juliette au temps de sa rébellion précoce, quelque part, sur les chemins de Dordogne.

Bien avant que la France ne la découvre au côté de Jean Piat dans le personnage haut en couleur de Mahaut d'Artois des *Rois maudits*, que Claude Barma adapte en 1972 de l'ouvrage homonyme de Maurice Druon, bien avant qu'une nouvelle génération ne craque pour la fantasque grand-mère de Tanguy dans le film d'Étienne Chatilliez, Hélène Duc, dans le sillage de sa mère institutrice, est, à dix-neuf ans, professeur de français au collège Jules-Ferry de Bergerac, sa ville natale. Le bruit des bottes n'a pas encore déferlé sur